

Ce fut toute une nouvelle vie que commençait le jeune garçon : une vie d'obéissance, mais en même temps pleine d'agréments. Il y avait de longues heures de monotonie, employées en factions silencieuses et solitaires, mais beaucoup d'heures aussi se passaient avec les autres pages, jeunes garçons de son âge, en folies et en divertissements. Il fallait courir ici et courir là sans repos pour exécuter, de la part de l'Empereur, des ordres où souvent l'esprit était occupé aussi bien que les jambes ; mais on assistait aux brillantes fêtes de la cour et on avait son rôle à jouer dans les pompes du cérémonial.

En cette année 1810 allait s'accomplir un événement capital dans la vie de Napoléon : il épousait l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise. Le fils d'un pauvre homme de loi d'Ajaccio allait devenir l'époux de la fille des Césars. Les fêtes se succédaient pour annoncer et célébrer cet heureux événement ; c'était un déploiement de luxe, une splendeur dont on n'a pas idée. Jamais un garçon de quatorze ans, que sa naissance n'y appelait pas absolument, ne se vit transporté dans un milieu si brillant et environné de tant de séductions. Peut-être une nature moins droite que celle d'Hector n'y aurait pas résisté ; mais, si notre jeune héros avait un cœur chaud, il avait une tête froide, un esprit bien équilibré et beaucoup de bon sens. Il avait percé ses dents de sagesse de bonne heure ; ses premières années avaient été pour lui une rude école dont il avait retenu les enseignements ; au lycée il avait perdu ses habitudes de vagabondage, il avait appris l'obéissance ; là avaient commencé à se développer en lui les principes d'honneur, de devoir, de loyauté dont il avait déjà le germe en lui, et il n'était pas près de « perdre la tête » parce qu'il se voyait entouré d'un luxe et d'une magnificence auxquels il ne se sentait aucun droit.

Comme page de l'Empereur, il était de service tantôt aux Tuileries, tantôt à Saint-Cloud, selon que la cour habitait l'un ou l'autre de ces palais, et, en ce mois de mars 1810, il y avait fort à faire dans les deux résidences : car on les disposait pour l'arrivée de la jeune Impératrice, et les pages étaient sans cesse occupés à porter les ordres de l'Empereur aux directeurs des travaux.

Ces travaux s'exécutaient avec une rapidité qui tenait du prodige, et avec un entrain qui excitait au plus haut point l'étonnement d'Hector. L'Autriche avait toujours été considérée comme une nation ennemie, depuis les jours les plus anciens. A l'école de Peyrolles, Hector avait appris à haïr les Autrichiens, auxquels l'Empereur avait fait sans cesse la guerre, qu'il avait vaincus à plusieurs reprises, notamment l'année précédente, à Wagram ; et